

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LE VOILE DU BONHEUR

CLÉMENCEAU, GEORGES

Pièce — 1901

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

LE VOILE DU BONHEUR	5
---------------------------	---

LE VOILE DU BONHEUR

SCÈNE PREMIÈRE

Tchang-i, Li-kiang.

(Tchang-i, aveugle, entre conduit par Li-Kiang qui le fait asseoir dans un fauteuil.)

TCHANG-I

En vérité, Seigneur Li-Kiang, je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance. Vous êtes les yeux du pauvre aveugle, vous êtes la parole qui le guide, la main qui le soutient. Je souhaite, dans une autre vie, de vous servir à mon tour.

5

LI-KIANG

Cela ne vaut pas de remerciements, Seigneur Tchang-I.

TCHANG-I

Pas de remerciements, votre présence quotidienne, sous mon toit, avec notre excellent ami, Tou-Fou ? Pas de remerciements, la conversation savante, autant que délicate, dont vous régalez mes heures ? Pas de remerciements, la surveillance que vous voulez bien exercer sur l'éducation de mon fils Wen-Siéou, tandis que Tou-Fou m'oblige en prodiguant ses attentions à ma chère épouse Si-Tchun, fleur des félicités humaines ? Pas de remerciements, le soin que vous prenez, depuis dix

10

années, de me lire, chaque jour, du premier caractère au dernier, la Gazette officielle de l'Empire ?

15

LI-KIANG

Il n'y a qu'un remerciement qui vaille, Seigneur Tchang-I, c'est l'amitié. Nous sommes de vieux amis, de bons amis. L'amitié est sa propre récompense.

TCHANG-I

Vous dites bien. Aussi me semble-t-il toujours que je vous aime davantage. Grâce à cette lecture de chaque jour, je vis parmi les hommes de mon temps. Je connais tout ce qu'ils connaissent, je vois tout ce qu'ils voient. J'en suis émerveillé. Le décret que vous m'avez lu ce matin pour l'accroissement des récoltes de thé est une chose admirable.

20

LI-KIANG

L'Empereur est très grand.

TCHANG-I

J'ai honte de le dire. Au temps où je jouissais de la vue, je ne comprenais rien de ce que j'avais sous les yeux. Lao-Tseu a sagement dit « Les cinq couleurs font que les hommes ont des yeux et ne voient pas. » Mes sens assaillis de toutes parts me détournaient de comprendre les choses. Je voyais du mal de-ci de-là, quelquefois un peu, quelquefois beaucoup. Je n'arrivais pas à la profonde perception du bien universel, qui aujourd'hui se manifeste à moi si clairement. Ah ! Le monde est bien changé depuis que je ne puis plus le voir qu'en idée. Comme il est beau ! Et quelle joie de vivre ! Je suis comme enivré d'un merveilleux parfum de paix heureuse.

25

30

LI-KIANG

Alors, vous bénissez le mal qui vous a frappé ?

35

TCHANG-I

Je ne le maudis point. Tout à l'heure, quand vous lisiez les volontés impériales, voyant la Chine entière en possession de tous les biens je cherchais vainement ce qui pourrait accroître mon bonheur.

LI-KIANG

La Gazette officielle a sur vous, je le vois, un étonnant pouvoir.

TCHANG-I

Dites qu'elle me ravit, dites qu'elle m'enchanté, qu'elle me transporte aux régions de la joie sans mesure, [Comment en serait-il autrement au spectacle du trésor de sagesse qui nous est dispensé par le Dragon d'Or ? Il faudrait que tous les hommes fussent contraints à cette lecture?] Que l'enseignement pour ceux qui doutent encore que les Génies souverains du monde aient su conduire chaque chose à son point de perfection dans l'Empire du Milieu ! Je ne parle que de la Chine, bien entendu, car, pour les Barbares, nos vassaux, les Dieux n'en ont visiblement nul souci.

40

45

LI-KIANG

Cela est d'évidence, ô Seigneur Tchang-I, très prudent et très vénérable.

TCHANG-I

L'Empereur connaît tout, prévoit tout, remédie à tous les maux, change en bienfaits célestes les machinations des mauvais esprits.

50

LI-KIANG

Qui en pourrait douter ?

TCHANG-I

Une famine vient-elle à se déclarer en quelque territoire de l'Empire ? L'empereur rend un décret pour que l'abondance règne. Sur un signe de lui, les moissons desséchées revivent, le riz s'entasse dans les greniers, toutes les mains tendues reçoivent de fonctionnaires, fidèles des portions généreuses, et la joie s'installe dans les familles, qui bénissent le Fils du Ciel. Vous ne le nierez pas, vous l'avez lu vous-même dans la Gazette officielle. ⁵⁵

LI-KIANG

Je l'ai lu. ⁶⁰

TCHANG-I

Les finances impériales souffraient d'un mal inexplicable. L'impôt ne rentrait pas. Le Saint rend un décret. Et voilà l'impôt qui afflue. Est-ce, vrai ? L'avez-vous lu ?

LI-KIANG

Je l'ai lu.

TCHANG-I

Il n'y a donc pas moyen de le nier. Des feuilles de mensonges répandent parfois, il est vrai, de faux bruits. La Gazette officielle n'a besoin que d'une ligne pour les confondre. Elle dit « Cela n'est pas. » Et même quelquefois elle condescend à dire ce qui est. Vous découvrez là, dans son beau, tout l'art de gouverner. Des Méchants n'avaient-ils, pas entrepris de nous faire croire que les Barbares, il y a quelques années, étaient ⁷⁰

venus en force sur notre sol pour nous dicter leurs volontés ? Vous vous souvenez de l'explication si simple et si réconfortante de la Gazette officielle : Les Barbares se présentaient en armes pour donner plus d'éclat à la cérémonie d'hommage qu'ils venaient célébrer en l'honneur du Dragon. Une troupe d'entre eux qui voulut se mesurer avec nos invincibles 75 guerriers fut taillée en pièces, et l'Empereur ordonna de brûler le Palais d'Été pour le purifier des souillures. Vous vous en souvenez, puisque vous l'avez lu.

LI-KIANG

Je l'ai lu. Il n'est pas d'armée qui puisse tenir contre nos capitaines. [La faiblesse de ces malheureux inspire la pitié. La Gazette raconte que nos 80 cris de guerre les emplissent de terreur, et que la vue du dragon de nos étendards les met en fuite comme une bande d'oiseaux en maraude.

TCHANG-I *(riant)*

Ah ! Ah ! Ce n'est pas surprenant. Songez, Li-Kiang, que leurs ancêtres disputaient des cavernes aux ours, aux loups de leurs forêts, quand le grand Lao-Tseu enseignait à la Chine la droite voie.. 85

LI-KIANG

Il est vrai.]

TCHANG-I

Ces barbares me font pitié. Leurs idoles sont sans pouvoir, [comme on en peut juger par les défaites que nous leur infligeons en toute rencontre. Pourtant ils s'obstinent encore contre l'éclatante manifestation de notre supériorité.] On ne peut nier cependant qu'ils aient à leur service 90 des esprits de perversité, comme cela résulte clairement des actes méchants qui leur sont reprochés par la rumeur publique.

LI-KIANG

On affirme qu'ils confectionnent des philtres avec des yeux d'enfants.

TCHANG-I

En êtes-vous sûr ?

LI-KIANG

Très sûr. Tout le monde le dit. Il est bien démontré de la même façon
qu'ils empoisonnent les sources. Il n'y a pas de contestation là-dessus.
Dans le Kouang-Si, dans le Chang-Toun le peuple a dû en exécuter
quelques-uns pour le rétablissement de la paix publique.

95

TCHANG-I

Il se peut que ce soient, comme on dit, des démons. Ils ont certainement
des secrets merveilleux. Pour le bien, comme pour le mal, ils peuvent
beaucoup.

100

LI-KIANG

Oh ! Pour le bien ?

TCHANG-I

Oui, pour le bien. Il leur arrive d'employer au soulagement d'autrui leur
connaissance de la vertu des choses.

LI-KIANG

Ils le disent, Seigneur Tchang-I ?

105

(Montrant une fiole.)

TCHANG-I

Je puis témoigner, au moins, qu'ils essayent. Il y a huit jours, un de leurs guérisseurs, m'ayant rencontré dans la rue des Tiges-de-Bambou, m'examina les yeux et prétendit qu'il pouvait me guérir. Trois gouttes de cette eau sous la paupière chaque matin. Pas davantage. J'y prends bien garde. Il paraît que dix gouttes dessécheraient instantanément les yeux. 110

LI-KIANG

Et vous croyez cela, seigneur Tchang-I, quand les bonzes de Fô, consultés, ont déclaré qu'il n'y avait pas de remède.

TCHANG-I

Le guérisseur a dit « Je ferai tomber le voile oui vous cache le monde. » Que peut-il m'arriver de mal, puisque je n'y vois pas ? 115

LI-KIANG

On ne sait pas. Ces gens ont des magies. S'ils vous faisaient apparaître des monstres ?

TCHANG-I

Des monstres ?... Je ne sens rien. Je n'en ai pas même parlé à mon épouse Si-Tchun, tant j'étais loin de croire à l'efficacité de la drogue. Vous savez, les malades essayant de tout pour ne pas laisser perdre une chance. 120

LI-KIANG

S'il n'avait pas de mauvaises intentions, ce sorcier s'est moqué de vous.

TCHANG-I

C'est bien possible. Vous me faites honte de ma crédulité.

LI-KIANG

La dame Si-Tchun se dirige vers nous.

SCÈNE II

Les mêmes, Si-Tchun.

125

TCHANG-I

Approchez, fleur de jade, sourire du printemps.

SI-TCHUN

Ne réclamez-vous point l'office de votre épouse ? Dès que vous êtes loin de mes yeux, je ne puis me défendre d'une inquiétude mortelle.

TCHANG-I

Vous êtes, chère Si-Tchun, la joie du ciel et l'orgueil de la terre. Toute la Chine admire vos vertus.

130

SI-TCHUN

Le Siao-Hio, dit : « La femme ne doit point sortir de l'appartement intérieur ». Nous sommes venues au monde pour obéir, pour dévider la soie, tisser le chanvre et travailler à l'aiguille.

TCHANG-I

Nulle n'est plus prompte que Si-Tchun à la scrupuleuse observation des rites. Les génies bienfaisants.

135

LI-KIANG

Voici le moment, seigneur Tchang-I, où je dois joindre dans la bibliothèque votre fils Wen-Siéou, fleur Littéraire de l'Empire, avec son précepteur.

TCHANG-I

Faites à votre guise, Seigneur Li-Kiang. Tout est bien de ce que vous décidez. Qui connaît mieux que vous le livre des rites ? Qui mieux que vous peut en expliquer chaque précepte, chaque caractère, et en marquer les nuances ? J'aurais plaisir à juger des connaissances de mon fils. Il faudra que je l'interroge. 140

LI-KIANG

Vous plaît-il que je vous l'amène tout à l'heure ?

TCHANG-I

Vraiment, cette proposition m'est agréable. J'aurai grand plaisir à juger par moi-même. Amenez donc Wen-Siéou, Seigneur Li-Kiang. Vous me verrez joyeux. 145

LI-KIANG

Je n'y manquerai pas. Dans un moment, je serai de retour.

SCÈNE III

Tchang-I, Si-Tchun.

(Tâtant les vêtements et la coiffure de Si-Tchun.)

TCHANG-I (*étendant les mains vers Si-Tchun*)

Où êtes-vous, divine lumière ? Je n'ai pas de plus grand contentement
que votre présence. Quelle touchante attention d'avoir pris vos plus 150
beaux vêtements de cérémonie, votre plus élégante parure ! Oh ! Oh ! La
tête est chargée de perles et de plumes d'alcyon ! C'est pour votre
aveugle, Si-Tchun, tout ce luxe de beauté ? Car, en dehors de Li-Kiang et
de Tou-Fou, aujourd'hui nous n'attendons point de visiteurs. Il vous 155
plaît que je vous sente merveilleuse, comme au premier jour de notre
mariage. Croyez que j'apprécie l'attention délicate de ces ornements.

SI-TCHUN

Est-il une plus grande félicité que de vous entendre parler ainsi ? Je
veux que ma beauté, ma chasteté, mon constant, désir de vous plaire et
mon obéissance rehaussent vos mérites dans l'estime du monde, et 160
montrent dans Tchang-I le plus heureux des mortels.

TCHANG-I

Ce titre me convient, en effet. Sans parler des avantages qui peuvent
m'être particuliers, il éclate que Si-Tchun est la plus belle et la plus ac-
complie des épouses, comme je l'ai chanté au plus haut de mon luth
dans mon recueil de poésies sur les trois dépendances et les quatre ver- 165
tus.

SI-TCHUN

Mon époux m'a comblée. J'évite scrupuleusement, sans doute, de
m'écarter des maximes et des règles prescrites par les rites. Mais il y a
dix ans, Seigneur Tchang-I, que vous n'avez contemplé mon visage, et je
crains bien que mes attraits. 170

(Il lui prend la taille.)

(Riant.)

SI-TCHUN (après lui avoir passé la main sur le visage)

Non, non. Cette modestie vous convient et vous pare. Mais sachez que rien ne m'est inconnu du détail charmant. de vos grâces. Parce que je suis aveugle, vous croyez que je ne -vous vois pas ! Voulez-vous que je fasse votre portrait ?

SI-TCHUN

Vous me feriez rougir sous le fard, par votre flatterie,

175

TCHANG-I

Voyons donc. Les sourcils déliés de Si-Tchun s'arrondissent noblement comme l'arc de la nouvelle lune.

SI-TCHUN

Ah !

TCHANG-I

Ses lèvres, qui ont l'incarnat de la cerise, s'entr'ouvrent pour montrer des dents blanches comme le riz, brillantes comme des gouttes de rosée...

180

SI-TCHUN

Ah !

TCHANG-I

Son haleine exhale le parfum du giroflier.

SI-TCHUN

Ah !

TCHANG-I

[Les pierres suspendues à sa ceinture tintent harmonieusement aux on-
dulations de sa taille souple comme l'osier, et scandent sa chanson sem-
blable aux gazouillements de l'oiseau. 185]

SI-TCHUN

Ah !

TCHANG-I

Vous souvient-il qu'hier, en vous accompagnant du luth, vous avez
chanté l'air des deux sarcelles qui se livrent à de chastes plaisirs, et se
lamentent sans que leurs plaintes leur causent de la douleur ? Votre
voix versait dans mon coeur une béatitude infinie, et Tou-Fou qui vous
écoutait avec moi, la main dans la main, fut transporté au point que sa
respiration s'arrêta. 190]

SI-TCHUN

Ah ! Ah !

195

TCHANG-I

Comment dépeindrais-je vos yeux ? L'eau pure d'une source, en au-
tomne, où nage une feuille de saule.

SI-TCHUN

Ah ! Je suis toute confuse.

TCHANG-I

Avez-vous lu l'histoire de la Déesse Kin-Thong Yu-Nin, qui, fatiguée du ciel, pensa au monde et sentit le besoin d'y aimer ? Elle réalisa son voeu. Quelquefois, je me dis que c'est peut-être vous. 200

SI-TCHUN

Assez, assez. Je vous en prie.

TCHANG-I

Alors j'ai la fierté de Lieou-Loui, lorsqu'il pénétra dans le séjour des Dieux sans le savoir.]

SI-TCHUN

Seigneur Tchang-I, je ne puis en entendre davantage. Permettez que je me retire. 205

TCHANG-I

Restez, je vous l'ordonne, Si-Tchun. Cette pudeur ajoute à mon ravissement. Savez-vous que j'en suis toujours aux premières douceurs de notre mariage ?

SI-TCHUN

J'avouerai sans détours que j'en suis moi-même encore aux premiers étonnements. 210

TCHANG-I

Quels souvenirs heureux de notre première rencontre ! En avez-vous garde la mémoire ?

SI-TCHUN

Le coeur de Si-Tchun n'est point oublieux.

(Souriant.)

(Avec joie.)

TCHANG-I

Je ne vous avais jamais vue naturellement, lorsque mon père m'informa²¹⁵
qu'il avait décidé notre union. Fidèle aux préceptes des rites, je répondis
sans hésiter que j'étais prêt à obéir. Mon père n'avait eu souci que de la
convenance. Il voulait qu'un fils né de moi assurât la continuité du culte
des ancêtres. Mais, moi, plein d'une curiosité d'amour, j'interrogeais
l'honorable entremetteuse des magistrats qui me représentait suivant²²⁰
l'usage « Cette jeune fille, me disait-elle, est pénétrée du sentiment des
convenances. Toute sa conduite est pleine de circonspection. Elle n'a
pas oublié les sages instructions qu'elles a reçues de sa mère dans sou
enfance, et se distingue en toutes choses par sa réserve et sa modestie.
Elle refuserait de toucher aux mets qui ne seraient pas servis suivant²²⁵
l'ancien usage. Elle ne se prêterait point à une démarche blâmable, et
son coeur est fermé aux désirs déréglés. Car jamais elle ne s'écarte des
rites dans ses moindres actions, dans ses repas et jusque dans son som-
meil. Jusque dans son sommeil ! C'était vrai ! C'était vrai ! Et comme je
manifestais une très vive ardeur ; l'honorable entremetteuse pour se²³⁰
moquer de moi « J'ai bien peur, Seigneur Tchang-I, disait-elle, que vous
n'ayez violé les rites en vous laissant aller à des mouvements d'aussi
vive tendresse pour une jeune fille que vous connaissez seulement par
le portrait que je vous en ai fait. Et moi je répondais « Madame
l'entremetteuse, hâtez-vous d'allumer les cierges fleuris du mariage. »²³⁵

SI-TCHUN

Seigneur, ces souvenirs me plongent dans l'extase.

TCHANG-I

Regardez. Voici venir la délicate jeune fille, tendre comme la pousse printanière du bambou. [Elle a peint avec coin ses sourcils arqués, pour recevoir son époux. Ornement de sa noble chevelure, elle se ceint le front de bandelettes de soie rouge, éclatantes comme la couronne lumineuse d'un astre. Enfin.] Les cérémonies sont accomplies, le cortège s'arrête à ma porte, je mets en tremblant la clé dans la portière du palanquin qui enferme l'épousée. Un soleil m'apparaît. Si-Tchun ! J'en ai toujours dans les yeux la lumière. 240

SI-TCHUN

Je n'osais regarder. Un charme tenait mes yeux baissés, ou bien l'éclat de votre personne et de vos dignités. 245

TCHANG-I *(chante)*

Attendez que le tambour ait annoncé, l'arrivée de la nuit, attendez que tout le monde de ce palais soit plongé dans un profond sommeil, attendez qu'un bruit qui se prolonge au loin parle du haut de la tour, que la goutte d'eau tombe sur la clepsydre de jade sonore, [qu'une brise printanière fasse frémir l'aigrette du phénix sur le bananier, que la fleur qui croît dans le palais de la Lune abaisse son ombre sur la cime des arbres], que la jeune beauté sorte furtivement de sa chambre d'où s'exhale un doux parfum, qu'en agitant sa robe ondoyante elle franchisse le chemin entouré d'une balustrade, qu'elle soulève mollement la jalousie ornée de perles, attendez qu'un léger bruit se fasse entendre de la fenêtre. C'est le moment où elle viendra. 250
255

(Silence d'extase.)

SI-TCHUN (*chante*)

La lune flotte à la surface des eaux, semblable au dragon bleu qui apporte le miroir de Hang-Ti, les fleurs de pêcher brillent au-dessus de la haie, une brise douce agite les osiers, les plantes odoriférantes sont voilées d'une vapeur légère, la lampe jette une lueur tranquille sous la gaze bleue qui l'entoure, les saules laissent flotter leurs soies verdoyantes d'où s'échappent des perles de rosée qui tombent dans l'étang limpide comme une pluie d'étoiles. Sous ce beau ciel, dans le calme de cette nuit rayonnante, une fille vertueuse et un homme de talent vont s'unir. Ils se conviennent de cœur et de pensées. Leurs familles sont dignes de s'allier. Les deux phénix entrelacent leurs ailes dans l'amour.

TCHANG-I

Depuis ce jour, pas une ride sur le lac uni du bonheur.

SI-TCHUN

Je me vante que mon époux, ni personne, ne m'a jamais prise en défaut...

270

TCHANG-I

Il est vrai. Et pourtant, j'ai honte de le dire, dans la seconde année de notre mariage, peu de temps avant que je perdisse la vue, une inexplicable jalousie me vint de je ne sais quoi... Il me semblait...

SI-TCHUN (*prête à pleurer*)

Que dites-vous là, Seigneur ? Est-il possible que vous ayez douté de moi ?

275

TCHANG-I

Douter de vous? Jamais, Si-Tchun. Ne voyez-vous pas que c'est moi que j'accuse ?

SI-TCHUN

J'ai toujours accompli les rites exactement.

TCHANG-I

Très exactement. C'est moi, vous dis-je, qui étais en faute. D'ailleurs, je devins aveugle, et dès lors votre piété attentive m'entoura de soins si charmants, si délicats, en compagnie de notre bon Tou-Fou, que je ne vous connus bien dans l'achèvement de vos perfections que lorsque mes yeux vous eurent perdue. 280

SI-TCHUN

Puisse mon époux toujours parler ainsi !

(Tou-Fou paraît à la porte.)

TCHANG-I

Oh ! Rien ne changera mon jugement désormais. Je verrais de mes yeux... Voici le seigneur Tou-Fou. Je me retire. 285

SCÈNE IV

Les Même, Tout-Fou.

TCHANG-I

Entrez, seigneur Tou-Fou, entrez.

(Il regarde fixement Si-Tchun et fait un pas vers elle. Si-Tchun recule légèrement.)

TOU-FOU

Dix mille et dix mille félicités !

TCHANG-I

Votre venue m'est heureuse. Vous, Si-Tchun, demeurez. Souvent j'ai observé qu'il vous plaît de partir lorsque Tou-Fou arrive. J'approuve cette discrétion : parfois nous avons à causer. Mais le Seigneur Tou-Fou pourrait en venir à croire que vous avez pour lui une aversion. Et j'ai des raisons d'être sûr qu'il n'en est rien.

(Il salue cérémonieusement.)

(À Tou-Fou, avec un signe de tête.)

(Elle entre dans la bibliothèque.)

SI-TCHUN

Moi de même, Seigneur Tchang-I, moi de même. Asseyez-vous, je vous prie, que je vous fasse mes salutations. Wen-Siéou est, avec Li-Kiang, dans la bibliothèque, Ils vont venir bientôt. Je vais m'assurer que Wen-Siéou se conforme aux préceptes de Li-Kiang, et je reviens tout à l'heure. Tout à l'heure.

SCÈNE V

Tchang-I, Tou-Fou.

300

TCHANG-I

Je ne trouve point de paroles, Seigneur Tou-Fou, pour vous accueillir comme je voudrais. Vous êtes, avec Li-Kiang, le modèle de la parfaite amitié. Depuis que mes yeux se sont fermés à la lumière du ciel, vous m'avez fait chaque jour la plus douce habitude de vos attentions, de votre entretien.

305

TOU-FOU

C'est pour moi un honneur et un plaisir inestimables, Seigneur Tchang-I.

TCHANG-I

Je ne me fais point d'illusions. Ma compagnie ne peut pas être bien divertissante. Rien ici ne paraît fait pour vous retenir. Mon infirmité, met ma chère épouse Si-Tchun dans l'obligation de me consacrer tout son temps, toutes ses pensées. Je voudrais être certain qu'elle ne néglige aucun de ses devoirs envers notre hôte illustre le grand Lettré Tou-Fou.

310

TOU-FOU

Que votre noble esprit se rassuré, ô Seigneur Tchang-I très prudent. La dame Si-Tchun, miroir du ciel, s'attache fidèlement aux préceptes anciens sur les obligations des femmes en toutes circonstances. Je puis hautement témoigner, supposé qu'elle ait des devoirs envers moi, qu'elle les accomplit jusqu'au bout. Au-delà même, j'oserais dire, Seigneur Tchang-I. Au-delà.

315

TCHANG-I

Cette parole me ravit d'aise. Je voudrais pour beaucoup que vous fussiez heureux ici.

320

TOU-FOU

Réjouissez-vous donc, car je le suis autant qu'il se peut faire.

TCHANG-I

À cette condition seulement je puis jouir sans remords du plaisir de votre assiduité. Car je suis égoïste, très égoïste, je le sens bien. Comme tous ceux qui ont besoin d'aide, j'abuse.

TOU-FOU

Ne parlez pas ainsi. Je n'ai de joie que dans cette demeure. Rien ne manque à mon contentement.

325

TCHANG-I

Rien ne doit donc manquer au mien. Vous savez vous accommoder de peu. [Une partie d'échecs ! Encore faut-il que vous m'indiquiez les mouvements des pièces sur l'échiquier.

TOU-FOU

La Chine a mis le plus beau de son génie dans ce jeu.

330

TCHANG-I

Il est vrai. Aimez-vous le Téou-Pé-Tsao ?

TOU-FOU

Je fais mes délices de tous les jeux de fleurs.

TCHANG-I

Avouez que j'excelle à deviner les parfums.

TOU-FOU

Je vous ai vu nommer successivement toutes les composantes d'un bouquet de quatorze espèces de fleurs. Nous avons écarté toutes les fleurs de mauvais présage. 335

TCHANG-I *(riant)*

Vous vous souvenez ? Le fait peut paraître incroyable. J'en fus moi-même émerveillé. Mais combien d'autres divertissements vous attendraient ailleurs ?]

TOU-FOU

Que dites-vous là ? Je trouve ici des satisfactions incroyables. Votre épouse Si-Tchun a reçu le don d'une voix miraculeuse. 340

TCHANG-I *(riant)*

Cela est véritable. On croirait entendre l'oiseau Hoang-Li. Sous la caresse de ses doigts légers, les cordes du luth exhalent une céleste harmonie. Que de fois, j'ai vibré divinement à l'unisson de Si-Tchun !

TOU-FOU

Comme moi-même. C'est le plaisir le plus exquis de votre hospitalité généreuse. 345

TCHANG-I

Poésie et musique sont les suprêmes délices des choses. Elles sont le bouquet de toutes les connaissances. La tradition ne dit-elle pas « La

science des tons et des sons a des rapports intimes avec la science du gouvernement, et celui-là seul, qui comprend la musique est capable de gouverner. » 350

TOU-FOU

Oui, vraiment. Surtout quand la musique s'accompagne de la danse. Il est dit aux livres des rites qu'on juge des moeurs d'une nation par ses danses. C'est que la danse n'est qu'un harmonieux résumé des mouvements de la vie. De là son importance. Ce n'est pas sans raisons qu'on danse pour appeler les esprits, quand il survient une éclipse, une calamité, quand il meurt un officier du Gouvernement, ou lorsqu'on fait des sacrifices aux Génies. Il faut danser dans toutes les cérémonies civiles et militaires. Au bas des degrés d'or, que fait le magistrat qui présente une supplique à l'Empereur ? Il danse, en tenant à la main sa tablette d'ivoire, pour ne pas contempler face à face le Dragon à double prunelle. 355 360

TCHANG-I *(riant)*

Rien de plus vrai. La danse est le meilleur de la politique peut-être. Jadis j'estimais les mouvements rythmés de mon épouse Si-Tchun au-dessus de toutes les danses. 365

TOU-FOU

Et je juge ainsi, à mon tour. Mais rien ne surpasse le délicieux régal de votre poésie ?

TCHANG-I

Vous me flattez beaucoup. J'ai fait assurément des essais qui ont obtenu de notables suffrages. [C'est le plus grand honneur pour moi, si vous y trouvez quelque charme.] 370

TOU-FOU

Des essais ? Quelque charme ? Seigneur Tchang-I, j'admire à quel excès d'humilité la modestie vous entraîne. N'êtes-vous pas l'auteur d'un sublime recueil de dix-sept mille deux cents poésies sur les trois dépendances et les quatre vertus d'une épouse, avec exemples ?

TCHANG-I

Il est vrai. C'est à Si-Tchun qu'il me plaît de rapporter le mérite de cette oeuvre. La trouvant si excellemment accomplie dans, toutes les obligations des rites, l'idée me vint de la célébrer, comme l'illustration vivante de toutes les règles qui sont le fondement de la famille chinoise. C'était justice. Vous pouvez le dire. ³⁷⁵

TOU-FOU

C'était justice. Je le dis. Par la haute convenance de ses moindres actions, la Dame Si-Tchun force l'admiration de chacun. Mais s'il est vrai que ses mérites brillent d'un éclat non pareil, il fallait le génie de Tchang-I pour les chanter dignement. ³⁸⁰

TCHANG-I

Dites qu'il fallait Si-Tchun pour inspirer le poète. [Sur la deuxième dépendance seulement « Soumission au mari », il y a deux mille quatre cents pièces rimées, et sur la deuxième vertu, « Respect du mari », dix neuf cents.] Le beau, ce sont les exemples. ³⁸⁵

TOU-FOU

Et vous ne pouviez pas tout citer.

TCHANG-I

Je voudrais que par ma poésie la renommée de Si-Tchun emplît toute la terre. Un jour son nom sera inscrit dans le Pavillon de Jade, sur la tablette d'or des femmes glorifiées pour leur vertu. Confucius a dit : « Je n'ai pas connu une créature humaine qui aimât la vertu comme on aime la volupté »...

390

TOU-FOU

Confucius n'a pas connu Si-Tchun.

SCÈNE VI

Les Mêmes, Si-Tchûn, Li-Kiang, Wen-Siéou.

395

(Salutations cérémonieuses de Wen-Siéou.)

LI-KIANG *(entrant avec Si-Tchun et Wen-Siéou)*

Comme vous en avez exprimé le désir, Seigneur Tchang-I, nous vous amenons votre fils Wen-Siéou pour que vous puissiez juger de ses talents par vous-même. Vous reconnaîtrez, j'aime à le croire, que par la variété et par la profondeur de ses connaissances, il promet d'illustrer son nom.

400

TCHANG-I

Quelle fierté pour moi de l'apprendre de vous, Seigneur Li-Kiang !

LI-KIANG

Il a étudié à fond dix mille et dix mille chapitres, et il se fait un jeu d'en expliquer le sens. Pour le livre des rites, il le possède avec une sûreté

rare. Il subirait aujourd'hui l'examen du Kiang-Chi, qu'il emporterait le grade de licencié. C'est incroyable.

405

TCHANG-I

Vous me remplissez de joie. C'est à vous, Seigneur Li-Kiang, qu'en est dû le miracle.

LI-KIANG

À lui aussi, je vous assure. Ne voulez-vous pas lui poser une question ?

TCHANG-I

Si vraiment. Je suis curieux de l'entendre. Wen-Siéou approchez. Dites-moi, je vous prie, en quoi consistent les devoirs du fils envers ses parents ?

410

WEN-SIÉOU *(récitant)*

Le devoir du fils c'est de prendre des précautions pour qu'en hiver comme en été ses parents jouissent de toutes les commodités de la vie.

TCHANG-I

Très bien.

WEN-SIÉOU

Il faut que chaque soir il dresse lui-même la couche sur laquelle ils reposent. Il faut que tous les matins, au premier chant du coq, il s'informe dans les termes les plus affectueux de l'état de leur santé ; puis que, dans la journée, il leur demande à plusieurs reprises s'ils souffrent du froid ou du chaud.

415

TCHANG-I

Très bien ! Très bien !

420

WEN-SIÉOU

Le devoir du fils, c'est de veiller sur ses parents quand ils marchent, [c]“est d'aimer ceux qu'ils aiment, d'honorer ceux qu'ils honorent : il doit aimer jusqu'aux chevaux et aux chiens que son père aime. « Un fils, dit Confucius, tant que son père et sa mère sont vivants, ne doit point s'éloigner de la maison qu'ils habitent ».

425

TCHANG-I

On ne saurait parler mieux. Et combien y a-t-il de degrés dans la piété filiale, selon le Hiao-King ?

WEN-SIÉOU *(toujours récitant)*

Il y a trois degrés de la piété filiale. Le premier consiste à servir ses parents, le second à servir son prince le troisième à élever sa personne dans la hiérarchie officielle. Parvenir aux dignités, pratiquer la vertu, étendre sa réputation jusqu'aux siècles à venir pour illustrer son père et sa mère, c'est la fin, c'est le comble de la piété filiale.

430

TCHANG-I

Excellent. Il n'y a de bonheur, Wen-Siéou, que dans l'observation des rites. Que cette pensée vous soit toujours présente !

WEN-SIÉOU

Je n'ai point d'autre pensée.

435

TCHANG-I

Toutes ses réponses sont admirables. J'aime à croire que lorsque vous tracez un caractère, vous vous conformez strictement aux règles instituées par les maîtres.

WEN-SIÉOU

Strictement. Il n'y en a que quatre-vingt-douze.

TCHANG-I

Pas une de plus, c'est vrai. Ma satisfaction est grande, Wen-Siéou. Je vous vois bientôt bachelier, et plus tard licencié aux examens littéraires du printemps. ⁴⁴⁰

LI-KIANG

Un homme d'un caractère élevé doit avant tout, songer à ses succès littéraires et à son avancement.

TCHANG-I

[Un jour je vous verrai la ceinture de jade.] Quand vous descendrez du Palais de la lune avec la palme Académique de docteur, vous porterez le bonnet à fleurs d'or dont la houppe brillera sur votre front martial comme un jet de flamme, Tout imprégné des parfums célestes, vous prendrez place dans le palais impérial au banquet des docteurs. Sur des trépieds de forme élégante ou dans des vases de porcelaine fine, en vous offrira les mets, les plus recherchés la bosse de dromadaire, les langues de singe bleu cuites dans l'eau, les embryons de léopard rôtis avec de la cannelle. Ne serez-vous pas content, Wen-Siéou ? ⁴⁵⁰

WEN-SIÉOU

Je serai très content.

TCHANG-I

[Pendant trois jours, portant l'épée des lettrés, les trois premiers docteurs se promènent dans la ville en fête parmi les acclamations et les réjouissances, au son d'une musique enchanteresse. Leur cheval foule des fleurs. Enfin, vous partez sur un char resplendissant, entouré d'un cortège nombreux pour venir saluer vos parents, et, après vous être scrupuleusement conformé à tous les rites, vous annoncez à votre mère très vénérable que son fils a obtenu le grade de Tchoang-Youen dans l'ordre militaire, avec mission de juger sur-le-champ tous les criminels de sa province natale.]

LI-KIANG

Il en sera ainsi vraiment. Dès que Wen-Siéou connaîtra les dix-huit exercices militaires, rien ne l'empêchera de solliciter un emploi.]

TCHANG-I

Une fois mandarin, les dignités fastueuses de second et de premier rang sont à votre portée. Où ne pouvez-vous pas parvenir ? Alors vous comprendrez, Wen-Siéou, que la supériorité de l'Empire du Milieu vient de ce que dignités et fonctions s'y acquièrent aux examens, au lieu d'être héréditaires ou électives comme chez les Barbares. Ainsi, chacun peut choisir son pareil comme successeur. Ainsi, nous avons pu atteindre le bien suprême de l'immobilité dans la perfection. Nous faisons ce que nos aïeux faisaient il y a cinq mille ans, et dans cinq mille fois cinq mille ans, en dépit des Barbares, nos descendants feront ce que nous faisons nous-mêmes. Il n'y a rien de plus beau. Vous avez compris ?

WEN-SIÉOU

J'ai compris.

TCHANG-I

J'en éprouve une joie. Je vous ai montré la récompense. En regard, il y a le châtiment. Vous en avez vu, dans ma main, l'emblème le sceptre vénéré de la famille, que vous porterez un jour. « Le Châtiment, dit le législateur de l'Inde, est un roi plein d'énergie. Le Châtiment gouverne le genre humain. Le Châtiment veille pendant que tout dort. Le Châtiment est la Justice. »⁴⁸⁰

SCÈNE VII

Les Mêmes, Tchao, le cou et les poignets dans une cangue, accompagné d'un archer.

TCHAO

« Le Châtiment est la Justice ! » La Justice est douce aux regardants. Le Châtiment est dur au condamné.⁴⁸⁵

TCHANG-I

Qui est cet homme ?

(Celui-ci fait un signe d'assentiment.)

TCHAO

Je me nomme Tchao. J'ai faim, j'ai froid. En passant devant cette maison, qui paraît celle d'un riche propriétaire, j'ai demandé à l'officier de police qui me conduit dans cette cangue la permission de solliciter un soulagement de mes maux.⁴⁹⁰

TCHANG-I

Pourquoi vous trouvez-vous bouclé dans une cangue ?

TCHAO

J'étais commerçant, honnêtement connu. L'autre jour, je passais, pour mes affaires, sur la place du marché, lorsque je vis un jeune homme qui frappait rudement un vieillard. Poussé par un sentiment de commisération, j'adressai des remontrances à l'agresseur. Sans avoir égard à mes avis, cet homme persévéra dans le mal. Alors, je le frappai, mais si fâcheusement qu'il expira sur l'heure. Je fus conduit devant le magistrat, qui pouvait m'appliquer la peine du talion. Heureusement pour moi, c'était le président des Six Bureaux, un juge plein de bonté.

495

500

TCHANG-I

Tous les juges sont pleins de bonté. La Gazette officielle n'en connaît pas d'autres.

TCHAO

Je dois la vie à celui-ci. Il me condamna seulement, par extrême indulgence, à recevoir soixante coups de bambou, et à être exilé dans l'île des Samanéens où je me rends sous la conduite de cet archer. Je n'ai point mangé depuis hier. Je n'ai que des haillons pour me couvrir. Le vent souffle avec violence. Illustres Seigneurs, secourez un malheureux.

505

LI-KIANG (à Tchang-I)

Ne jugez-vous pas, Seigneur Tchang-I, qu'il faudrait d'abord connaître toutes les circonstances de cette histoire ? Si vous y consentez, je vais adresser à cet homme les questions nécessaires.

510

TCHAO

Dix mille questions ne valent pas un consentement.

TCHANG-I

Cet homme a raison, Seigneur Li-Kiang. Il paraît avoir pour son crime l'excuse d'une indignation légitime. Et même s'il n'en "est pas ainsi, nous avons malgré tout l'obligation du secours.

LI-KIANG

Ne peut-il attendre ?

515

TCHAO

Un cuillerée de riz, lorsqu'on a faim, vaut mieux qu'un boisseau de riz, lorsqu'on est rassasié.

LI-KIANG

Que chacun balaye la neige qui est devant sa porte et ne s'embarrasse pas de la gelée blanche qui est sur le toit de son voisin.

TCHANG-I

Ce n'est pas l'enseignement de Fô.

520

LI-KIANG

Il serait bon de prendre garde. Le Mandarin pourrait, seigneur Tchang-I, vous envelopper dans quelque malheur, pour avoir reçu chez vous ce criminel. Votre maison n'est pas un asile de Fô. Je parle par amitié pour vous.

TCHANG-I

La vie et la mort sont soumises à là destinée. Plutôt sauver la vie d'un homme, qu'élever une pagode à sept étages. Quel plus grand bonheur que d'adoucir les peines de ses semblables ! Cela vaut mieux que de ré-

525

citer les litanies de Fô, La miséricorde est au-dessus de la prière. Quand on fait le mal, c'est en vain que l'on brûle de l'encens et que l'on offre des sacrifices Si-Tchun, lumière céleste, donnez-moi dix taëls et un habit de soie... ouatée. ⁵³⁰

SI-TCHUN *(après avoir pris ces objets dans un meuble)*

Seigneur Tchang-I, modèle de l'Empire, voici dix taëls d'argent et un habit de soie ouatée.

TCHANG-I

Veillez donc les remettre sur l'heure à Tchao.

SI-TCHUN *(après les avoir donnés à Tchao)*

J'ai obéi à mon époux. ⁵³⁵

TCHANG-I

Tchao, prenez ces modestes offrandes et poursuivez, comme il le faut, votre triste chemin.

TCHAO

Dix mille et dix mille remerciements. Comme sur une tablette de marbre, je veux graver le nom du Seigneur Tchang-I dans ma mémoire. Si je meurs avant de me retrouver en votre présence, fasse la destinée que je devienne, dans la vie à venir, un âne ou un cheval, pour vous servir avec fidélité. ⁵⁴⁰

TCHANG-I

Faire le bien, c'est ensemer le champ du bonheur, pour les transmigrations futures.

TCHAO

Tant qu'il me restera un souffle de vie, je reconnaitrai dans mon coeur
vos immenses bienfaits. 545

TCHANG-I

S'il vous faut un nom à honorer en votre pensée, c'est le nom, glorieux
de Si-Tchun que je recommande à votre souvenir. C'est Si-Tchun qui
vous a remis ce présent, que Si-Tchun soit récompensée.

SI-TCHUN

Chaque parole de mon illustre époux accumule sur ma tête une nou-
velle dette de reconnaissance. 550

(Tchao et l'archer sortent.)

TCHANG-I

Si-Tchun, parfum de la lumière, jamais je n'acquitterai la dette de mon
amour.

SCÈNE VIII

Tchang-I, Si-Tchun, Li-Kiang, Tou-Fou.

(Un serviteur remet à Li-Kiang une lettre et se retire.)

(À si-Tchun et à Tou-Fou.)

(S'adressant à Tchang.)

LI-KIANG (*après avoir lu*)

Un messenger de l'Empereur ! Ici ! Dans un instant ! Il est temps, Seigneur Tchang-I, que notre grand secret vous soit dévoilé.

555

LI-KIANG

Quel secret ?

LI-KIANG

Une conspiration que j'ai ourdie avec le Seigneur Tou-Fou et votre noble épouse Si-Tchun.

TCHANG-I

Une conspiration ? Je ne crois pas que j'en aie rien à craindre, si mes deux amis et ma fidèle épouse sont des conspirateurs.

560

LI-KIANG

En effet. Voici l'affaire. Il s'agit de votre grand recueil de poésies sur les trois dépendances et les quatre vertus.

TCHANG-I

Eh bien ?

TOU-FOU

Eh bien. Après avoir soumis le cas à un Conseil de lettrés éminents, nous avons pensé qu'il y avait lieu de présenter cette oeuvre incomparable directement à l'Empereur.

565

TCHANG-I

À l'Empereur ?

TOU-FOU

Oui, à l'Empereur. Car si vous avez jugé que la dame Si-Tchun, scrupuleuse observatrice des rites et modèle des femmes chinoises, pouvait être donnée en exemple dans toutes les parties de l'Empire, nous avons estimé, nous, que l'intérêt public appelait la méditation des hommes sur cette admirable production de votre génie. Or, le Fils du Ciel, seul, a le pouvoir de dire, à ce propos, les paroles nécessaires. 570

TCHANG-I

[C'est vrai. Je n'y avais pas songé. 575

TOU-FOU

Mais nous y avons songé pour le grand avantage de l'État.]

TCHANG-I

J'admire. Et vous avez osé présenter votre requête à l'Empereur ?

TOU-FOU

Nous avons osé. Ah ! Je ne vous cache pas qu'il a fallu vaincre la modestie de la dame Si-Tchun qui s'effarouche de tout bruit, et voudrait cacher l'éclat de ses vertus dans l'ombre de l'appartement intérieur. Nous avons livré de grands combats. La dame Si-Tchun ne s'est rendue que par considération pour vous dont la gloire allait recevoir, de la consécration impériale, un lustre nouveau, 580

TCHANG-I

Mais pourquoi ne m'avoir rien dit ?

LI-KIANG

Nous avons voulu vous ménager la surprise.

585

TCHANG-I

Une conspiration ! Vous avez dit le mot. Il est inexplicable que je n'aie rien soupçonné, que rien ne m'ait averti.

LI-KIANG

Ah ! Votre perspicacité nous est connue, nous avons pris nos précautions en conséquence.

TCHANG-I

Et maintenant, pourquoi jugez-vous bon de rompre le silence ?

590

LI-KIANG

Par la raison que je viens de recevoir cette lettre du chef des Eunuques de la Cour m'informant que l'Empereur vous envoie un messenger.

TCHANG-I (*agité*)

Un messenger ? À moi ? L'Empereur ?

LI-KIANG

Oui. Oui. Un messenger de l'Empereur, qui sera ici au premier instant.

TCHANG-I

Et pour quelle communication ? Quels ordres plaît-il au Fils du Ciel ?

595

LI-KIANG

Nous allons le savoir, Voici le messenger lui-même.

SCÈNE IX

Les mêmes, Li-Lao, messenger de l'Empereur.

(Ils brûlent des parfums et ils se prosternent dans la même orientation.)

(Lisant :)

LI-LAO

Je suis Li-Lao, chargé d'un message impérial, portant l'enseigne d'or et le glaive. Je viens dans la maison du Tchoang-Youen Tchang-i, dire la volonté du Fils du Ciel et distribuer des récompenses. Tchang-I, Li-Kiang, et vous tous ici présents, brûlez des parfums et prosternez-vous du côté, du Palais Impérial. Écoutez l'ordre de l'Empereur. « Parce que le grand Conseil des rites, assemblé dans la Salle de la Sincérité éternelle, nous a soumis un recueil de dix-sept mille deux cents poésies sur les trois dépendances et les quatre vertus féminines, dont le Tchoang-Youen Tchang-I et le Lettré de treizième classe Li-Kiang se reconnaissent les auteurs. »

TCHANG-I

Pardonnez-moi, Seigneur Li-Lao, il y a une erreur. Les poésies sont de moi...

(Reprenant sa lecture.)

LI-LAO (*sévèrement*)

Silence, le messager impérial ne peut pas commettre d'erreur. « Parce
que j'ai reconnu, après un examen approfondi, que cette oeuvre de
haute inspiration et de politique prudente renfermait un nombre incal-
culable de maximes utiles pour le bien de l'Empire, et manifestait le zèle
des auteurs pour le service du Fils du Ciel et pour le culte des ancêtres,
j'ai décidé, après avoir recommandé cette lecture à tous les sujets de
l'Empire, d'accorder à mes fidèles Tchang-I et Li-Kiang les faveurs qui
m'ont paru convenir. À Li-Kiang, Lettré de treizième classe, le grade de
Lettré de septième classe et une noblesse de trois générations, avec un
présent de mille onces d'argent. »

TCHANG-I

Cela est vraiment inconcevable. Je suis le seul.

(Reprenant sa lecture.)

(Des serviteurs apportent ces objets et les disposent sur les meubles au fur et à mesure de l'énumération.)

(Tous se relèvent.)

LI-LAO (*très sévèrement*)

Silence, dis-je. Ce qui est inconcevable, Seigneur Tchang-I, c'est
qu'ayant lu les livres du sage Confucius et connaissant à fond, le traité
du Tchéou-Kong sur les rites, vous offensiez à ce point les convenances.
« Au Tchoang-Youen Tchang-I, trois vases de porcelaine fine avec les
fleurs les plus renommées du jardin impérial, une escarboucle de consi-
dérable grosseur, un perroquet blanc, une tablette de jade, dix flacons de
vin de Niao-Tching, une pièce de soie ornée de grues et de cormorans ».
Enfin, par faveur singulière, l'Empereur permet à Li-Kiang et à Tchang-I

d'exprimer chacun un vœu. Vous, acceptez avec gratitude les bienfaits de l'Empereur ! Respectez cet ordre. Que vos cœurs s'épanouissent !

630

LI-KIANG

Je me prosterne aux pieds du Fils du Ciel sur tes marches d'or.

TCHANG-I

Pardon, c'est moi qui m'agenouille devant le trône impérial, la face dans la poussière.

LI-KIANG

Et, pour mon vœu, je laisse à l'Empereur, le soin d'accomplir celui qu'il jugerait bon de me voir former.

635

TCHANG-I

Et moi, j'exprime le souhait que le condamné Tchao soit relevé de sa sentence d'exil et rendu à la liberté.

(Il sort.)

LI-LAO

Les paroles de Tchang-I et de Li-Kiang, seront fidèlement rapportées.

SCÈNE X

Tchang-I, Si-Tchun, Tou-Fou, Li-Kiang.

TCHANG-I

L'Empereur fait tomber sur moi... sur nous un déluge de bonnes grâces⁶⁴⁰
c'est un éblouissement. Comment vous exprimer ma reconnaissance,
précieux amis, et vous, Si-Tchun, douce étoile des cieux ?

TOU-FOU

Justice est rendue au mérite. Je vous ai bien souvent entendu dire qu'il
n'y avait rien d'extraordinaire à cela dans l'Empire du Milieu.

TCHANG-I

Sans doute. Mais ce qui passe mon intelligence, c'est la méprise qui⁶⁴⁵
vous a fait attribuer, Seigneur Li-Kiang, une part de collaboration dans
mon oeuvre.

LI-KIANG

C'est incompréhensible, assurément. Comme j'ai rédigé le placet, il est
probable qu'un secrétaire aura, par mégarde, associé mon nom, indigne,
au vôtre. J'en suis honteux ! Seigneur Tchang-I, mais que faire ? On ne⁶⁵⁰
peut pas protester contre un ordre de l'Empereur, vous plairait-il
que... ?

TCHANG-I

Il n'est pas question de cela, noble Li-Kiang. Je suis trop heureux, en vé-
rité, de cette confusion qui m'honore. Les faveurs qui me sont accordées
ont d'autant plus de prix à mes yeux qu'elles se trouvent soeurs des⁶⁵⁵
vôtres. Notre amitié s'en réjouit. N'est-ce pas, Tou-Fou ? N'est-ce pas,
Si-Tchun.

TOU-FOU

En vérité.

SI-TCHUN

Tout ce qui réjouit Tchang-I fait la joie de Si-Tchun.

TCHANG-I

L'Empereur aura craint l'égoïsme de mon contentement. En associant
mon frère, le grand Lettré Li-Kiang, à ma gloire, il a trouvé moyen
d'élargir mon bonheur. Grâce lui en soient rendues. 660

LI-KIANG

Ce trait de bonté sublimé est bien digne de vous.

TCHANG-I

Quoi D'aimer ceux qui m'aiment, pouvez-vous admirer que cela ne me
demande pas d'effort ? Il est écrit au Livre des Transformations « Tous
ceux qui font le bien sont comblés de félicité et tous ceux qui font le mal 665
sont accablés de misères c'est la loi fixe et immuable du Ciel. » Dans
l'Empire du Milieu, tabernacle de toutes les joies, de toutes les gran-
deurs, de toutes les vertus, le Tchoang-Youen Tchang-I se dit le plus
heureux de tous les heureux sous la puissance de l'Empereur. 670

LI-KIANG

C'est beaucoup dire.

*(Les esclaves apportent des coupés et jettent une profusion de fleurs
d'amandier sur les convives et dans le vin. ils boivent.)*

(Ils boivent.)

(Ils boivent.)

(Ils boivent.)

(On apporte la boîte. Il donne les bâtons de parfum à brûler à un serviteur qui les allume au fur et à mesure.)

TCHANG-I

Pas assez. Je n'ai rien désiré et j'ai tout obtenu, suivant le précepte du sage. J'ai des biens plus qu'il n'est nécessaire, des grades au-dessus de mon ambition. L'Empereur m'honore au-delà de mes mérites. L'avarice ni l'envie n'ont de place dans mon cœur. Je vois les hommes justes et bons, les femmes chastes, les fils affectueux, obéissants, continuateurs 675 du culte des ancêtres. La terre me paraît heureuse. Esclaves, qu'on apporte des coupes, nous allons boire du vin de l'Empereur, le vin de Niao-Tching où l'on a jeté des fleurs d'amandier, et puisque nous sommes au printemps, je veux qu'on jette encore dans la précieuse li- 680 queur les prémices de la floraison nouvelle. Buvons. Le grand malheur est de n'avoir pas de descendants pour accomplir les rites funéraires. Wen-Siéou versera le riz sur ma tombe, et brûlera les monnaies de papier doré. Buvons. L'amitié est la parure de la vie, comme l'amour en est le couronnement. J'ai les deux amis les meilleurs, les plus constants, les 685 plus sûrs. [Sans qu'il ait été besoin du sacrifice du coq et du millet, nous nous sommes faits Tchi-Sin, intimes de cœur.] Buvons. Pour l'amour, j'ai Si-Tchun, la perle de la terre. Pas de louange qui ne lui fasse injure par l'insuffisance des mots. Deux époux mal assortis sont comme deux chanteurs qui chantent les mêmes paroles sur un air différent. Les deux 690 oiseaux de l'amour, le Youen et le Yang à la robe dorée, habitent ma demeure avec une même chanson. Buvons. Et maintenant, esclaves, une boîte du parfum. je brûle ce premier bâton en l'honneur de Si-Tchun, parce qu'elle est la plus belle. N'en est-il pas ainsi ?

TOU-FOU ET LI-KIANG

Il en est ainsi.

695

TCHANG-I

Je brûle ce second bâton en l'honneur de Si-Tchun, parce qu'elle est la plus chaste et la plus fidèle. N'en est-il pas ainsi ?

TOU-FOU ET LI-KIANG

Il en est ainsi.

TCHANG-I

Je brûle ce troisième bâton en l'honneur de Si-Tchun, parce qu'elle est la plus noble et la plus sage. N'en est-il pas ainsi ?

700

TOU-FOU ET LI-KIANG

Il en est ainsi.

(Ils boivent.)

(Il prend son luth et chante.)

(Il s'endort. Ils le regardent tous trois en silence.)

TCHANG-I

Alors, buvons ! Buvons ! Mon luth. Vous voyez donc, amis, que je suis au faite du bonheur. Puissé-je faire assez de bien à ceux qui sont dans le malheur pour me faire pardonner ma chance des mauvais génies ! Le ciel est bon, la terre est douce, la Chine est un prodige des Dieux. Le printemps vient, paré de verdure et couronné de pleurs, pour le grand rite de l'amour. La vie s'émeut, le bonheur embrase les créatures. Tout

705

est beau. Tout est heureux. Puisque je suis à l'heure fortunée, suspendez sur ma tête les draperies de soie brodées, étalez à mes pieds les plus riches tapis de fleurs, servez en abondance sur des plats d'or les mets les plus délicatement raffinés, remplissez les coupes d'un vin qui allume les désirs. Je ne suis qu'un homme; dans mon habit orné de dragons d'or, mais je me sens égal aux Dieux.

(Il montre le sac d'argent apporté par le messager impérial.)

(Il sort. Wen-Siéou et les serviteurs se retirent.)

LI-KIANG

Notre bon ami a besoin de repos. Gardons-nous de troubler son sommeil. Je vais jusqu'à ma demeure mettre en sûreté ceci.. Je reviendrai pour le saluer avant la nuit.

SCÈNE XI

Tchang-I, dormant, Tou-Fou, Si-Tchun.

(Tou-Fou et Si-Tchun se regardent amoureusement, puis, allant à l'écart de Tchang-I, s'enlacent.)

TOU-FOU

Le Youen et le Yang à la robe dorée, les deux oiseaux de l'amour, c'est nous !

SI-TCHUN

C'est nous !

TOU-FOU

Oh ! Si-Tchun, plus suave que la brise du matin.

SI-TCHUN

Ah !

TOU-FOU

...plus brillante que le ciel semé d'astres d'or...

SI-TCHUN

Ah !

TOU-FOU

... Si-Tchun, dont les yeux sont comme un lac semé de fleurs ou se mire
le soleil... ⁷²⁵

SI-TCHUN

Ah !

TOU-FOU

... Si-Tchun, dont les lèvres distillent goutte à goutte, le poison voluptueux de l'amour.

SI-TCHUN

Ah ! ah !

730

TOU-FOU

... Si-Tchun, dont les caresses légères enfoncent dans le coeur les dards subtils des délices suprêmes.

SI-TCHUN

Ah ! ah ! ah !

TOU-FOU

... Si-Tchun que j'aime, Si-Tchun qui es à moi, jamais, jamais je ne pourrai me rassasier de toi, fleur de vie où je respire la divinité.

735

(Elle lui jette au visage les fleurs de ses cheveux.)

SI-TCHUN

Encore ! Encore ! Je veux que tu m'enlaces, que tu me courbes, que tu effeuilles, que tu disperses ma parure comme le vent impétueux cueille sous ses baisers les fleurs d'amandier qui lui font un tapis de gloire. Tchang-I disait vrai. La vie est belle. Aimons-nous.

TOU-FOU *(l'entraînant vers ta chambre nuptiale)*

Oui ! Oui ! Aimons-nous, aimons-nous. Viens.

740

SI-TCHUN

Oh ! Pas encore. Montons, montons lentement, lentement, les degrés du palais céleste.

TOU-FOU

Je ne peux pas attendre. La brise parfumée qui se joue dans la soie de tes larges manches me donne le vertige. Viens. Il dort. Hâtons-nous.

SI-TCHUN *(avec mépris)*

Il s'est enivré. Il ne se réveillera pas tout à l'heure.

745

(Il l'entraîne. Ils entrent, tous deux enlacés, dans la chambre nuptiale.)

TOU-FOU

Toujours trop tôt. Je veux. Je veux. Viens.

SCÈNE XII

(Un silence.)

(Se frottant les yeux.)

(Il touche les objets.)

(Il ouvre le livre et lit.)

(Il ferme le livre.)

(Il va à la fenêtre.)

(Il s'affaisse dans un fauteuil et reste immobile.)

TCHANG-I *(portant vivement la main à ses yeux, avec un cri)*

Oh ! Qu'y a-t-il ? Quelle douleur aiguë comme un coup de poignard !
Quel est ce prodige ? Suis-je fou ? Je m'étais endormi ? Est-ce, un rêve ?
Non, ce n'est pas un prestige. Je vois. Je vois. Voici bien les vases de
porcelaine que m'a envoyés l'Empereur. Voici la tablette de jade. Voici
mes poésies. « Voyez la fleur Haï-Tang dont la brise agite le calice
entr'ouvert. » Je vois. Je vois. Trop de bonheur épouvante. Il ne me

750

manquait plus que cette impossible félicité. Ô guérisseur barbare, quelle reconnaissance ! Je veux t'accabler de bienfaits. Le ciel ! Le soleil ! Quel éblouissement ! Je vais voir ma vie maintenant. Je vais voir mon bonheur. Des fleurs ! Des fleurs ! Et la plus belle de toutes, Si-Tchun, que je vais revoir. C'est trop. C'est trop. Cela semble un délire. La tête me tourne. L'excès du bonheur terrasse comme du malheur.

755

SCÈNE XIII

Tchang-I, Tchao.

(Apercevant Tchang-I.)

(Il va droit au meuble où Si-Tchun a pris l'argent pour le lui remettre.)

(Il ouvre le meuble.)

(Il prend un sac dans chaque main et referme le meuble.)

(Riant, et s'adressant à Tchang-I.)

(Il sort en courant.)

TCHAO *(délivré de sa cangue et vêtu de l'habit que Tchang-I, lui a donné, entrant à petits pas)*

Pas de bruit. Ils sont tous partis. C'est le moment. Rien que l'aveugle. Celui-là n'est pas dangereux. C'est là qu'elle a pris les dix taëls : il doit y en avoir d'autres. Dix taëls ! Le misérable pingre ! Quel besoin de son argent puisqu'il n'y voit pas ? Dix taëls ! Dans ce palais ! Comment n'a-t-il pas eu honte de sa laderie ! C'est l'avare de la comédie qui mar-
chande un beau canard rôti et s'imprègne les doigts de jus, sous pré-
texte de le soupeser, puis se cache pour se sucer les doigts trempés dans son écuelle de riz. Un chien arrive qui lui lèche le petit doigt. Attrapé

760

765

l'avare ! Volé, le voleur de jus de canard ! Comme on riait ! Eh bien, voilà la même histoire. C'est moi le chien. Seigneur Tchang-I, soyez content, je vous laisse quatre doigts. Je suis bon, voyez vous, je n'oublie pas que c'est vous qui m'avez délivré de la cangue. Seulement, dix taëls⁷⁷⁰ avouez que c'était misérable. Bon, voici justement mon affaire. Maintenant esquivons-nous. Des trente-six stratagèmes que l'homme peut imaginer pour les cas difficiles, il n'y en a qu'un bon ; c'est de prendre la fuite. Mieux vaut sauver la vie d'un homme, avez-vous dit, que d'élever une pagode jusqu'à la voie lactée ? Permettez donc que je sauve⁷⁷⁵ ma vie d'abord.

SCÈNE XIV

(Souriant.)

(Bruit dans la bibliothèque.)

(Il entrouvre la porte de la bibliothèque, et regarde.)

(Regardant de ,ouveau.)

(Il renverse un meuble où était un livre, et, le ramassant, il s'arrête stupéfait qu titre de la couverture.)

(Lisant.)

(Il se frotte les yeux, et regarde.)

(Il se prend là tête dans les mains, va, vient, et regarde encore.)

(Il met le doigt sur les lettres.)

(Éclatant.)

(Un silence.)

(Violemment.)

(Il l'appelle.)

(Il voit à terre Les Fleurs que Si-Tchun a jetées à Tou-Fou. Il les ramasse, et les sent.)

(Avec fureur.)

(Il veut ouvrir la porte de la chambre nuptiale et la trouve fermée.)

(Il écoute à la porte de la chambre nuptiale.)

(Il recule effaré.)

(Il perce doucement du doigt le carreau de papier, et reste un assez longtemps la face au carreau. On voit son corps trembler.)

(Il se rejette violemment en arrière, défait, hagard, fou. Il s'affaisse sur un siège, et se prend la tête dans les mains.)

(Il se relève, brusquement. Il se tâte.)

(Il regarde autour de lui, tâchant de se maîtriser.)

(Il montre la chambre nuptiale.)

(Il revient au carreau, et, après avoir regardé, bondit de nouveau en arrière.)

(Il éclate en sanglots.)

(Il se tord, et sanglote.)

(Il montre la chambre nuptiale.)

(Il prend la fiole et s'en verse tout le contenu dans les yeux.)

(Un silence. Il porte soudainement la main à ses yeux. Un cri.)

(Un silence.)

TCHANG-I *(seul)*

Le malheureux ! Reconnaître ainsi mes bienfaits ! Me voler !
M'outrager ! Quelle tristesse qu'il y ait de pareils hommes sur la terre !
Je n'avais qu'à pousser un cri pour le renvoyer à sa cangue. Mon bon-
heur n'est pas de ceux qui se fondent sur le malheur des autres. Puisse
Tchao trouver dans mon argent l'aisance qui facilite, dit-on, l'usage de
la vertu ! Il n'importe. J'aurais voulu que ce spectacle me fût épargné.
Vraiment, il eût été préférable que pendant quelques instants encore.
J'ai recouvré trop tôt l'usage de mes yeux. Quel est ce bruit ? Que vois-
je ? Mon fils Wen-Siéou a revêtu mes habits de cérémonie ! Comment a-
t-il échappé à la surveillance de son précepteur ? Quoi ! Le voilà qui
trône sur mon siège de parade ! Il se lève, étend les mains, chancelle,
comme s'il n'y voyait pas. Puissances célestes ! Il joue l'aveugle. Il fait
la parodie de son père, et son précepteur, que je vais chasser,
l'encourage. Leurs prunelles se renversent à force de rire. Mon fils !
Mon fils ! Ainsi, cette voix modeste, ce maintien composé que je devi-
nais sans le voir, ce respect dont tu faisais étalage, tout ceci n'était
qu'hypocrisie, affectation, mensonge ? Quel coup de poignard en mon
coeur ! Si mon fils me bafoue de la sorte, moi vivant, que fera-t-il quand
je serai parti pour les fontaines jaunes ? Accomplira-t-il les rites funé-
raires ? Honorera-t-il ma mémoire ? Brûlera-t-il les parfums et les mon-
naies de papier doré ? Malheur ! Malheur ! Oh ! Il imite mes gestes,
maintenant. Il se heurte aux meubles, il prend des attitudes grotesques.
Horreur ! Il a dérobé mon bâton, et fait avec le sceptre du commande-
ment des gestes de dérision. Que de fois, lui ai-je répété ce passage du

Siao-Hio : « [Il faut que le fils respecte les meubles de ses parents, leurs habits, leurs vêtements, leurs souliers, la natte sur laquelle ils se couchent, la natte sur laquelle ils s'asseyaient. Mais,] de tous les objets qui appartiennent au père, celui que le fils doit le plus respecter, c'est, 805 sans contredit, le bâton. » Wen-Siéou, est-ce là le fruit de mon enseignement ? Parodier son père... devant un étranger Toute la ville le saura demain. Pour moi, quelle honte ! « On peut pardonner à son assassin, dit le précepte, mais souffrir une humiliation, jamais ! » Et la pire humiliation, maintenant, il faut que moi, Tchang-I, l'homme heureux, je 810 l'endure ! Wen-Siéou, mon orgueil d'avenir Wen-Siéou, toutes mes espérances !... N'ai-je donc ouvert les yeux que pour voir tout cela s'engouffrer dans la nuit ? Plus de piété filiale, fondement de toute vertu ! Plus de culte des ancêtres ! Rien ! rien ! Combien suis-je puni de l'extrême bonheur où j'oubliais mes yeux fermés ! Mais où donc est Si-Tchun ? Comment n'exerce-t-elle pas à toute heure sa surveillance sur Wen-Siéou ? Avant que je lui dise notre malheur, qu'elle se réjouisse au moins de ma vue retrouvée ! Oh cette fois, vraiment, je crois bien que j'ai perdu la raison. « Recueil de poésies sur les trois dépendances et les quatre vertus de la femme par le Tchoang-Youen Tchang-I et le Lettré 820 Li-Kiang. » Il y a bien cela. C'est écrit. Le Lettré Li-Kiang ! Une vision m'abuse. Cela n'est pas. Cela ne peut pas être. Voyons. Je lis toujours la même chose. Il y a Li-Kiang. Cela n'est pas douteux. Tchang-I et Li-Kiang. C'est déjà beau qu'il y ait Tchang-I. Non, je ne me trompe pas. Je vois bien mon doigt sur les lettres. Je vois où commence la page, et où elle finit. Je puis compter les caractères. Mais j'y songe : est-ce que le 825 messenger de l'Empereur n'a pas dit « Recueil de poésies dont le Tchoang-Youen Tchang-I et de Lettré Li-Kiang se reconnaissent les auteurs ? » Voilà l'explication de la double récompense où je me cassais la tête. Le doute n'est plus possible. Je ne suis pas fou. Je suis raisonnable. 830 Je suis raisonnable mais je suis épouvanté de ce que je vois. Trahi ! Je suis trahi ! Trahi par mon meilleur ami, un sage, un lettré, un homme qui était la joie et l'orgueil de ma maison, le flambeau de mes jours ! Comme il est vrai, le précepte : « On connaît un homme, on connaît sa figure ; mais son coeur on ne le connaît pas. » Li-Kiang, mon ami, mon 835

frère, qui m'aurait dit que tu mentait ? On ne connaît pas les hommes. On ne les connaîtra jamais. Comment deviner que celui-ci est sincère et dit la vérité, tandis que l'autre, fourbe, abuse de l'hospitalité la plus tendre pour porter des coups de traître à son ami ? Li-Kiang ! Se faire un renom, et surprendre les récompenses de l'Empereur aux dépens de ma gloire ! Ma gloire, ce n'est rien. Mais l'amitié trompée, y a-t-il un pire malheur ? Tout m'accable vraiment. Au moment même où je, retrouve la vision du monde, soudainement je vois s'écrouler tout l'échafaudage de mon bonheur. La nuit de mes yeux clos étendait sur les réalités du monde le voile étincelant d'une félicité sans mélange. 840

Mes yeux s'ouvrent. Le voile est déchiré, La vérité se montre, La reconnaissance, la piété filiale, l'amitié des faussetés, des trahisons, des pièges ! Qu'osé-je dire ? Je blasphème. Il y a des ingrats, il y a de mauvais fils, de méchants amis. L'ordre du monde n'en est pas déparé. Des exceptions rehaussent le prix de la vertu partout honorée, Tchao se corrigera. J'amenderai mon fils. Je ferai honte à Li-Kiang de sa faute avant de lui pardonner. Je puis bien pardonner, gardant à mes côtés ces modèles de l'amour et de la parfaite amitié Si-Tchun ; Tou-Fou. - Au fait, comment expliquer que Si-Tchun et Tou-Fou ne m'aient, pas averti de la trahison de Li-Kiang ? Ils ne pouvaient pas l'ignorer, ayant ce volume sous les yeux. Pourquoi ne m'ont-ils rien dit ? Pour ne pas m'affliger ?... 850

Alors ils devaient chasser Li-Kiang, exiger qu'il ne reparût pas au foyer qu'il avait souillé de son mensonge... À moins que... Est-il possible qu'une secrète complicité les lie ? Comment expliquer l'inexplicable ? Je ne veux plus chercher, je veux savoir. Je veux savoir. Où est Si-Tchun ? Si-Tchun ! Si-Tchun ! Elle était là avec Li-Kiang et Tou-Fou, quand je me suis endormi. Où est-elle ? Où est-elle ? Son parfum ! Il est arrivé quelque chose. Et tandis que je m'attarde à des misères. Je veux la voir. Fermée ?... La porte de la chambre nuptiale ! Pourquoi ?... J'ai peur. Il est arrivé quelque chose quelque chose qu'il faut que je voie, puisque j'ai des yeux maintenant. Je ne crois plus rien. Je ne veux plus croire. 860

J'étais aveugle. Depuis que j'ai vu, je veux voir. Quelqu'un est là. On a parlé tout bas. Une autre voix. Dans la chambre nuptiale ! Cela semble un défi à la raison humaine. Ah ! On dirait le bruit d'un baiser. Je sais

que ce n'est pas vrai. Mais je veux voir. Je verrai. Oh ! Non ! Non ! Je
n'ai pas vu ! Je n'ai pas vu ! C'est bien moi. Je suis bien chez moi. Voilà
bien. Oh ! Le carreau ! Le carreau. Assez ! Assez ? C'est trop !... J'en ai
trop vu, je ne veux plus voir ! Ni cette chose horrible, ni plus rien. Je ne
suis même plus sûr d'exister, ou, plutôt, je voudrais bien n'exister pas.
C'est comme si le tonnerre était tombé. Je suis en cendres. Si-Tchun !...
Si-Tchun !... Alors ce n'était pas vrai, ces paroles d'amour, ces caresses
douces comme une pluie de fleurs, ce n'était pas vrai, ces baisers de
flamme, ces étreintes de folle volupté. Ce n'était pas vrai, car il n'y a
plus rien de vrai dans le monde, La vie n'est qu'un mensonge plus
grand que les autres, voilà tout. Et Si-Tchun est le plus grand mensonge
de la vie, le mensonge des mensonges. Tout ment, puisque Si-Tchun a
menti. L'homme qui mendie et reçoit l'aumône ment quand il dit merci,
aussi bien que l'homme que l'on sauve. Le fils ment à son père quand il
fait acte de piété filiale suivant les rites. L'ami ment à l'ami quand il
marche avec lui la main dans la main. L'épouse ment à l'époux quand
elle dit son amour. Les préceptes mentent, la loi ment, les rites sont
menteurs. Les fleurs, les oiseaux, le vent qui passe mentent. La lumière
et le soleil sont des mensonges. Cent coups de bambou pour l'adultère,
est-ce que cela me rendra mon bonheur ? Le châtiment lui-même est le
dernier mensonge. Il n'y a pas de châtiment. Il n'y a pas de justice. Il n'y
a pas de vertu. Il n'y a pas de crime. Il n'y a que la douleur, la douleur.
Dans ma jeunesse, un religieux me dit un jour « La réputation, la for-
tune, les dignités, l'amitié, l'amour, voilà ce qui occupe ton coeur. Ce
sont là des choses qui vieillissent et périssent. La main qu'on croit tenir,
sache qu'on ne la tient pas. Tu l'apprendras un jour. » C'est le religieux
qui disait vrai. Et pendant que je divague, et pendant que je pleure, Si-
Tchun, aux bras de Tou-Fou, pâmée. Infamie ! Et l'on éduque pénible-
ment les jeunes filles pour le métier de courtisane. On leur enseigne
toutes les sciences, tous les arts pour rendre dix mille fois plus raffinées
les voluptés dont elles disposent. Et il arrive que cette éducation si par-
faite les amène à considérer la vertu comme plus précieuse que tout
autre achèvement. Il faut bien, alors, n'est-ce pas, que ce soient les
épouses qui prennent leur place dans la débauche. Ah ! Ah ! Ah ! En ex-

piation de quelle faute, dans une vie précédente, ai-je donc été choisi,
 moi, moi. , pour fournir cette remplaçante ? Tomber du plus haut du
 bonheur au plus bas de l'abîme ! Que de félicités, je vous dois, mes yeux ⁹⁰⁵
 fermés ! Que de malheurs, mes yeux ouverts ! J'étais aveugle, et le ciel
 était bleu. Je retrouve la vue, et le monde est tout noir. Noir ! Noir ! Le
 voile, le voile il faut, pour le bonheur, le voile qui cache la vérité des
 choses. Maudit sois-tu, guérisseur étranger qui, pour prix de la lumière, ⁹¹⁰
 m'as ravi le bonheur ! La lumière ! Quelle lumière ? La tienne, démon
 de malveillance. Si tu es une puissance du mal, ainsi que tous nos Lettrés
 le proclament, comment pouvais-je échapper au charme de tes malé-
 fices ? Quelle pensée me vient ? Si c'était prestige de mauvais génie ? Si
 tout ce que j'ai vu, je ne l'avais pas vu ? Si ce n'était qu'illusion ; trom- ⁹¹⁵
 perie de sortilège, fantasmagorie de démon ? Suis-je encore capable de
 penser, de raisonner ? Me reste-t-il encore assez de sang-froid pour faire
 l'épreuve de mon intelligence ? Que ces Barbares soient inspirés des es-
 prits du mal, toute la Chine le proclame. Qu'ils ne se plaisent à exercer
 leur malice à nos dépens, dix mille et dix mille témoignages sont là pour ⁹²⁰
 en faire la preuve. Dans quels desseins ce Barbare m'aurait-il choisi,
 moi seul, pour une pratique de bien ? Par quel renversement de l'ordre
 des choses m'aurait-il sincèrement voulu soulager ? La raison démontre
 que je suis lorsque je suis permis d'essayer Sur moi sa magie. Où avais-
 je l'esprit de me soumettre stupidement à son art meurtrier ? Les bonzes ⁹²⁵
 de Fô, consultés, déclaraient qu'il n'y avait pas de guérison possible. Et
 Li-Kiang, lorsque je lui parlai de ma rencontre avec le guérisseur, ne me
 dit-il pas de prendre garde, que ce philtre pourrait m'être funeste, me
 faire apparaître des monstres ? Ce fut son mot. Je m'en souviens. C'est
 ce qui est arrivé. Il m'a fait voir ce qu'il a voulu, ce sorcier. Oh ! Oui des ⁹³⁰
 monstres... des monstres... Mais ce n'est pas vrai. Ce n'est pas vrai.
 Tchao, c'était possible ; Wen-Siéou, Li-Kiang... Je ne sais pas... Mais Si-
 Tchun ? Si-Tchun, parfum d'étoile ? Non, Non. Cela c'est la preuve, la
 preuve matérielle du mensonge. Oui, je la tiens, la preuve. Enfin il est
 démontré maintenant que ce que j'ai vu n'est pas. Ce ciel n'est pas le ⁹³⁵
 ciel. Ce soleil n'est pas le soleil, ces fleurs ne sont pas les fleurs, cette Si-
 Tchun n'est pas Si-Tchun. Ce sont le ciel, le soleil, les fleurs, la Si-Tchun

du barbare, des apparitions mensongères. Tout ment plutôt que Si-Tchun. Enfin ! Enfin ! J'ai compris. Ma raison a failli succomber. Maintenant j'ai repris possession de moi-même, je ne regarderai pas ce livre qui me tente, non, non, ni ce, carreau, vision d'horreur. Il faut que la magie cesse, je le veux. À mon tour de vaincre le démon. Ah ! Tu t'es vanté de faire tomber le voile ? Pour le remplacer par quel autre, misérable ? Mon aveuglement c'était la vision du bonheur. Ta clairvoyance, c'est la monstrueuse apparition du malheur. Assez, assez de souffrance, je ne veux pas voir plus longtemps ce qui n'est pas, ce qui ne peut pas être. L'aveuglement, l'aveuglement, je veux l'aveuglement qui réalise la seule vérité heureuse. Oh ! N'a-t-il pas dit que dix gouttes de son philtre abominable m'enlèveraient sa maudite lumière de mensonge ? Dix gouttes, vingt gouttes, cent gouttes, dix, mille, tout, tout. Ah ! La belle douleur qui tue le sortilège ! Ah ! Ah ! Bienfait suprême ! La nuit lumineuse est revenue ! Les fantômes ont disparu. Les mensonges de la lumière ne sont plus. La paix est descendue sur moi. Envolée la gaze lumineuse où le méchant sorcier broda ses monstres ! La nuit, avec sa divine obscurité, me ramène ses étoiles. Le bonheur est là. Je le tiens, il ne m'échappera plus. Si-Tchun, Si-Tchun, félicité céleste, venez, venez, votre époux vous appelle.

SCÈNE XV

Tchang-I, Si-Tchun, Tou-Fou.

(Si-Tchun apparaît au seuil de la chambre nuptial abandonnée aux bras de TouFou.)

SI-TCHUN

Mon époux m'appelle. Me voici.

TCHANG-I

Venez, Si-Tchun, au visage de jade, je souffre loin de vous.

960

SI-TCHUN

Après avoir bu le vin de l'Empereur, le seigneur Tchang-I s'est endormi sûr sa chaise. Pour ne pas troubler son sommeil, son épouse et ses amis se sont retirés. Le seigneur Li-Kiang est allé mettre en sûreté les présents de l'Empereur. Voici le seigneur Tou-Fou qui arrive.

(Il lui tend la main. Laissant une de ses mains dans celle de Tou-Fou, elle donne l'autre à Tchang-I.)

(Tendant la main, il trouve son luth.)

(Il chante.)

(Si-Tchun et Tou-Fou s'enlacent, les yeux dans les yeux.)

TCHANG-I

Soyez remerciée de cette attention, chère épouse, avec mes chers amis. Ce vin parfumé de fleurs d'amandier, m'avait étourdi. J'ai fait un rêve...
effrayant. J'avais besoin de retrouver Si-Tchun, perle d'aurore, qui, me rend mon soleil. Ah ! Me voilà tout réchauffé. Ma belle allégresse m'est revenue. Amis, si jamais ma pensée vous fit offense, que je sois pardonné. Soyons heureux. Mon luth ! Mon luth ! Quand le sommeil me prit, je
chantais le bonheur. Je veux le chanter encore. Le ciel est bon. La terre
est douce. La Chine est un prodige des Dieux. Le printemps vient, paré
de verdure et couronné de fleurs, pour le grand rite de l'amour. La vie
s'émeut, le bonheur embrase les créatures. Tout est beau. Tout est heureux. Puisque je suis à l'heure fortunée, suspendez sur ma tête les draperies de soie brodée, étalez à mes pieds les plus riches tapis de fleurs,
servez en abondance sur des plats d'or les mets les plus délicatement

965

970

975

raffinés, remplissez les coupes d'un vin qui allume les désirs. Je ne suis qu'un homme, dans mon habit orné de dragons d'or, mais je me sens égal aux Dieux.

980